

MORALE SOCIALISTE

Le Parti socialiste clandestin est unanime, après avoir rappelé la continuité de la doctrine socialiste confirmée par les événements, à affirmer avec éclat la nécessité d'être neuf et jeune.

En quoi ce nouveau Parti se différenciera-t-il de l'ancien ?

Certes, par sa structure, par le mode de nomination de ses organismes centraux, le moyen de faire régner dans son sein une réelle discipline ; problème qu'il est prématuré d'étudier et qu'un Congrès souverain résoudre après la libération.

Mais aussi par le ton et l'allure de sa propagande, par la noblesse de ses accents, par le climat moral qu'il créera, par la grandeur des aspirations et aussi des devoirs auxquels il appellera les hommes.

Pour dégager tout cela, il nous faut revenir sur un passé récent, faire un sincère examen de conscience, tirer les leçons des événements auxquels, spectateurs alors impuissants, nous avons assisté.

LA DECHEANCE DE LA BOURGEOISIE'

Tout le monde est aujourd'hui d'accord pour reconnaître que la bourgeoisie française a sombré définitivement en juin 1940. Sa déchéance s'était prononcée de plus en plus nettement au fur et à mesure que se poursuivaient la transformation industrielle de la production et la concentration capitaliste, à mesure que se dessinaient les problèmes nouveaux et de tous ordres que cette nouvelle phase de l'économie universelle engendra nécessairement.

Equipée boulangiste, scandale de Panama, affaire Stavisky, la bourgeoisie avait perdu peu à peu les vertus antiques que l'aspect des temps rendait peu à peu désuètes et quasi ridicules. Le sens de l'honneur, le sentiment de la dignité l'avaient, peu à peu quittée en même temps qu'elle perdait l'énergie, la vigueur créatrice de l'intelligence.

Pour que la bourgeoisie française recouvrât sa capacité de direction politique, il aurait fallu qu'elle retrouvât le seul milieu propice à son tempérament particulier... c'est-à-di-

re que l'économie universelle fût refoulée de plus d'un siècle.

On ne pouvait revenir au stade de l'atelier, de la boutique, du champ familial, de l'outil à la main et du placement de père de famille, qui étaient son climat et favorisaient son règne.

Dès lors, la succession était ouverte.

LE PEUPLE ETAIT ABSENT

Un héritier était tout désigné : le peuple.

Pourquoi donc les partis et les organisations qui représentaient le plus authentiquement les masses populaires n'ont-ils saisi le pouvoir en déshérence ?

L'aspiration quasi unanime du pays réclame la suppression des monopoles et des privilèges, c'est-à-dire la justice ; la substitution des hiérarchies naturelles et personnelles aux hiérarchies factices et héréditaires, c'est-à-dire l'égalité ; la subordination au bien public des intérêts individuels, c'est-à-dire l'organisation collective de la production et de la distribution des richesses ; la Paix, c'est-à-dire l'ordre international socialisme et syndicalisme incarnaient cette volonté régénératrice. Pourquoi n'a-t-on pas fait appel à eux ? Pourquoi, le peuple, qui voyait la classe dirigeante se décomposer sous ses yeux, qui n'aurait eu qu'à avancer pour se saisir de la place désertée, a-t-il eu le sentiment que son instrument normal d'action, son organe naturel, le socialisme, n'était pas prêt ou ce qui est pis, était absent ?

SOUVERAINETE IMPLIQUE SUPERIORITE

Sa politique trouble depuis Munich, la confusion qu'on pouvait faire avec un autre parti qui, lui, ne semblait pas un parti libre ; y étaient certes pour quelque chose.

C'est à la demande de très nombreux camarades que nous publions, sous forme de tract, l'article « MORALE SOCIALISTE », paru en décembre 1943, dans l'organe central du Parti socialiste clandestin :

Mais si nous poussons jusqu'au bout ce loyal examen de conscience, ne trouvons-nous pas qu'il y avait aussi d'autres causes à cette absence ?

On avait parlé « paresse » à propos de loisirs, et de « matérialisme sordide » à propos de revendications légitimes. Tout cela était faux. Le repos nécessaire après le labeur n'est pas la jainéantise, la nécessité de nourrir sa famille n'est pas la cupidité. Et nous repoussons toutes ces allégations intéressées.

Mais le fait que le peuple des travailleurs ne fût pas coupable des fautes qu'on faisait peser sur lui ne suffisait pas pour le rendre digne de la mission de souveraineté qui s'offrait à lui. La bourgeoisie s'effondrait parce qu'elle s'était révélée indigne de son rôle ; il fallait que la classe ouvrière apparût entièrement digne du sien. La souveraineté implique supériorité. La moralité de la classe ouvrière pouvait bien être demeurée intacte, mais il aurait fallu, par surcroît, que sa supériorité morale fût éclatante, et voilà ce qui a manqué. Il a manqué pour entraîner la nation, une générosité, une magnanimité, une prestance idéale, une évidence de désintéressement et de sacrifice à l'intérêt collectif, tout ce que Nietzsche appelle quelque part « le grand style de la morale ». Tout ce par quoi la morale touche à la religion et la propagande à l'apostolat.

Nous voudrions, pour bien faire saisir notre pensée, prendre des exemples concrets : lorsque les ouvriers avaient à se prononcer sur des heures supplémentaires concernant des travaux de première urgence, ils les chicanèrent souvent et parfois même les refusaient. Quand on s'adressait à eux en leur reprochant de méconnaître ainsi l'esprit des lois nouvelles, ils répondaient : « Si nous en défendons la lettre avec tant d'intransigeance, c'est que nous les sentons menacées ; le patronat ne s'y est pas soumis de bonne foi ; il exploite les besoins de la Défense Nationale pour les étrangler. On nous demande un effort de travail, mais les patrons, ont-ils fait de leur côté un effort de méthode, d'organisation, d'investissement ? Ont-ils édifié de nouveaux

bâtiments, installé de nouvelles machines, démultiplié les équipes, formé des spécialistes ? Non. Pourquoi ferions-nous seuls les frais de l'effort commun ? »

Quand les ouvriers tenaient ce langage ils avaient raison; sur le plan de l'équité distributive, il n'y avait aucun reproche à leur adresser. Mais se montraient-ils dignes de la mission conductrice qu'ils s'attribuaient ? Ils dénonçaient justement chez le patron le calcul du profit, l'appréhension de la perte et ce sentiment qui altère,

JEUNE, viens au Socialisme !

plus que tout autre, le cœur humain, la peur d'être dupe d'une intention généreuse. Mais n'avaient-ils pas cédé aux mêmes mobiles ? En tirant argument de toute cette mesquinerie bourgeoise. Ils se plaçaient au même niveau que la bourgeoisie, tandis qu'il aurait fallu s'élever au-dessus d'elle. C'est de cette mesquinerie que la bourgeoisie mourait en tant que classe dirigeante; il fallait s'en montrer exempl pour la remplacer.

Notre deuxième exemple sera pris dans un domaine différent : celui du ton qu'avait la propagande pacifiste dans certains milieux tels que le syndicat national des Instituteurs ou certaines fractions du Parti Socialiste.

Cette propagande se fondait sur la notion très élevée du caractère sacré de la vie individuelle. C'est une notion très pure, servant de principe à des civilisations entières, mais à la condition qu'elle se traduise par le précepte : « N'attente jamais volontairement à aucune existence » et non pas par l'impératif : « Avant tout, sauve ta peau ». L'homme doit savoir le prix de la vie, mais il doit savoir la subordonner à des fins idéales qui sont des fins collectives : la justice, la liberté humaine, l'indépendance nationale, la paix elle-même. Cette subordination s'appelle pratiquement le sacrifice et une propagande révolutionnaire qui ne sait plus l'enseigner s'abaisse et se vulgarise; elle peut se traîner encore pendant les temps ordinaires, elle n'est plus au niveau des jours de tension, d'angoisse, de péril.

L'expérience enseigne qu'aux moments redoutables de sa vie, l'homme ne la sauve qu'en la risquant. De même, une propagande noble aurait montré que dans une Europe en armés, redevenue dangereuse par la révolution hitlérienne, on ne pouvait

préserver la paix qu'en risquant volontairement et courageusement la guerre. Le courage et l'esprit de sacrifice ne sont pas des survivances barbares; ce qui est barbare, c'est l'objet auquel l'humanité les applique encore. Il fallait cultiver précieusement ces grandes vertus viriles; une partie des organisations ouvrières les avaient négligées.

LA FOI SEMBLE S'ETRE AMORTIE

Ainsi donc, noblesse et courage, grandeur et virilité devaient être le signe distinctif de la propagande socialiste.

Jaurès avait montré que la Révolution Sociale n'est pas seulement la conséquence inéluctable de l'évolution économique, mais qu'elle serait en même temps le terme d'une exigence éternelle de la raison et de la conscience humaines.

La conception matérialiste de l'histoire s'imprégnait ainsi de tout l'idéalisme républicain et humain.

Dans notre propagande quotidienne, avons-nous fait une part assez large à cette prédication idéale ? Avions-nous assez clairement répudié tout recours aux instincts grossiers de l'animal humain, à la brutalité, à

C'est nous qui construisons la véritable Europe !

la méchancelé, à l'envie, pour invoquer seulement les sentiments les plus nobles de l'âme humaine, son besoin inné de justice, de sympathie, de fraternité ? Avions-nous fait ce qui dépendait de nous pour améliorer l'individu, en même temps que nous nous efforcions de transformer la société ? Avions-nous mené de front, comme c'était notre devoir, les deux tâches, en les pénétrant l'une de l'autre, en appuyant l'une sur l'autre ? Les premiers temps de la propagande socialiste avaient marqué, moralement plus de grandeur. Nous étions ensuite devenus trop forts, trop prudents, la foi semblait s'être amortie. Il y avait en nous quelque chose de trop « arrivé ». A l'heure où la Nation attendait un cri d'appel de ralliement, il ne pouvait pas sortir de nos rangs une grande voix.

La catastrophe est venue; le Socialisme était absent.

LE TRI S'EST OPERE

Il semble que les difficultés de la tâche aient retrempé notre organisa-

tion à ses sources, l'aient ramenée à l'époque où le sacrifice exaltait la foi. Jaurès aurait vécu sous la menace permanente de la prison et de l'assassinat, puis nous nous étions peu à peu coulés dans le moule de la vie ordinaire; la menace du danger fait reparaître les vertus qu'on croyait disparues.

On pensait la liberté acquise; on ne luttait plus pour elle; on s'amollissait. La voir menacée, mutilée, supprimée, on reprend le combat et, dans les formes nouvelles qu'affecte la lutte, le tri s'est opéré. Les menaces impliquent le courage, la bataille d'aujourd'hui demande l'abnégation, la foi se reforge dans l'âpreté du combat.

Les lâches, les faibles, les pusillanimes, ceux qui ne recherchaient dans le Socialisme que des avantages ou des satisfactions personnelles, ne sont plus des nôtres. Seuls sont restés ou sont venus ceux qui possédaient la noblesse qui faisait défaut le courage qui manquait, la grandeur que la vie quotidienne étouffait.

C'est donc à ceux-là seuls que nous nous adressons en les exhortant « Nous l'appelons à l'enrôler dans nos rangs mais tu dois savoir quels engagements du contractes. Tu l'obliges à être partout le meilleur, à être pour tous un modèle. Tu dois donner, dans ta conduite, l'exemple de la dignité dans ton travail, celui de l'habileté et de la conscience. La façon de vivre de chaque militant possède une valeur de propagande pour le socialisme tout entier.

« Tu dois donner l'exemple de la fierté, du désintéressement absolu, de la grandeur d'âme, qui sont l'apanage des forces jeunes. Tu dois être pour chacun un modèle et un exemple en le montrant le plus digne. Aide-nous à prouver à nos adversaires qu'en cherchant à faire ces travailleurs libres, nous faisons des hommes meilleurs... »

C'est à ce prix seulement que la classe laborieuse aura tiré des ensei-

Le vrai Socialisme est révolutionnaire et internationaliste

gnements de la douloureuse épreuve qu'elle aura dû subir.

C'est seulement en tenant ce langage, en s'élevant ainsi au-dessus d'elle-même, qu'elle pourra bientôt, demain peut-être, s'emparer du pouvoir et créer un monde nouveau.